

par la couronne impériale , de puissans secours contre l'ennemi commun.

C'était un nouvel ordre de choses bien digne de fixer l'attention des sultans : mais tel était leur mépris pour les chrétiens , qu'à peine ils le remarquèrent. Ce fut même vers ce temps-là qu'ils se permirent dans leurs usages une innovation plus que dangereuse. La férocité qu'ils avaient apportée de leurs montagnes , et qu'ils avaient trop bien conservée , les avait souvent poussés jusqu'alors à immoler à leur sûreté les princes de leur sang dont l'ambition leur était suspecte. A cette époque on arrêta qu'aucun d'eux ne pourrait être élevé dans la suite au commandement des armées , au gouvernement des provinces. Ce moyen , imaginé pour ôter tout prétexte aux troubles civils , fit ensevelir dans l'obscur oisiveté d'un sérail tous ceux auxquels leur naissance donnait quelque prétention au trône. Une si mauvaise politique ne fit qu'accroître un mal d'un mal plus grand encore. Les monarques ottomans , corrompus par une molle éducation , portèrent en imbécilles le glaive qui avait fondé , qui avait étendu l'empire. Des souverains ignorans qui n'avaient fréquenté que des femmes , qui n'avaient conversé qu'avec des eunuques , se trouvèrent revêtus d'une autorité sans bornes , dont l'abus ne pouvait manquer de les avilir et de les précipiter dans la dépendance la plus absolue de leurs troupes.

Un gouvernement militaire tend au despotisme,

et dans tout gouvernement despotique le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine. Le prince , affranchi de toute loi qui restreigne son pouvoir , l'emploie toujours mal , et ne commande bientôt qu'à des esclaves qui ne prennent aucun intérêt à sa destinée. Celui qui écrase ne trouve point de défenseur , parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque de base. Il craint par la raison même qu'il s'est fait craindre. L'usage de la milice contre ses sujets apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle essaie ses forces , elle se mutine , elle se révolte. L'impuissance où l'on est de la réprimer la rend capricieuse. Son esprit devient celui de la sédition ; et c'est alors qu'elle décide et du maître et de ses ministres.

Constantinople met tous les jours sous nos yeux cette grande vérité , si solennellement attestée par l'histoire. L'insolence des janissaires , qui ne pouvait être contenue ou réprimée que par ces braves et fiers sultans qui les menaient de victoire en victoire , s'est portée avec le temps au-delà de tous les excès. Lorsque ces soldats turbulens ont cessé de voir à la tête des armées les successeurs de ces chefs infatigables , ou ne les y ont aperçus qu'avec cet appareil de mollesse qui présage des malheurs , les liens qui les enchaînaient à l'ordre ont tous été rompus. Ils ont disposé à leur gré du trésor public , de la paix et de la guerre , du trône même. On a espéré de mettre des bornes à ces attentats en divisant , en affaiblissant , en cor-

rompant ce corps nombreux , autrefois le soutien et la gloire de l'empire. Ces vues n'ont pas eu le succès qu'une fausse politique s'en était promis. Le gouvernement n'a pas recouvré sa stabilité ; et l'état n'a eu que des défenseurs qui avaient perdu ce qui leur donnait des forces et de la confiance.

Le déclin d'une puissance qui imposait encore à la multitude par l'immensité de son territoire et par une renommée de quatre siècles ne pouvait échapper aux yeux toujours ouverts de l'ambition. Ses voisins n'ont pas tardé à lui faire sentir par leurs hauteurs et par leurs menaces que ce grand secret était pénétré. On a exigé d'elle les cessions les plus importantes ; et son orgueil , se pliant à l'impérieuse loi de la nécessité , s'est enfin résolu aux sacrifices les plus douloureux , les plus humilians , sans même avoir osé tenter le sort des armes. Une conduite si faible a fait penser assez généralement que ce colosse , qui avait écrasé de son énorme poids tant de peuples , ne tardera pas à être renversé , si la jalousie ne divise pas les nations conjurées pour sa ruine , ou si la fortune ne lui donne pas des alliés qui jugent sa conservation favorable à leurs intérêts.

Sans même l'intervention d'aucun ennemi étranger , l'empire ottoman s'écroulera. Il n'est pas vrai , comme on le suppose , que l'autorité y perde de sa vigueur à mesure qu'il s'éloigne du centre de son action : c'est tout le contraire qui

arrive. Le despotisme du sultan , divisé dans les mains de ses délégués , ravage , détruit tout , d'une extrémité de la domination à l'autre. Ces tyrans subalternes se permettent toutes sortes de vexations , toutes sortes d'atrocités , sans en être jamais détournés par la vue de la tête de leurs pareils , qui tombe quelquefois fumante à leurs pieds. De fréquens exemples d'impunité les rassurent. Si une intrigue dans le sérail , si le partage de leurs brigandages avec des favoris ne les faisaient pas trouver d'irréprochables administrateurs , ils soutiendraient les armes à la main , comme ils l'ont fait mille et mille fois avec succès , que leur conduite fut toujours louable. Qu'on calcule combien de temps cinquante peuples dont le climat , les habitudes , l'idiome , les dogmes , les relations n'ont aucun rapport , et qui ne sauraient avoir d'esprit national ; qu'on calcule combien de temps ces peuples resteront soumis à une oppression poussée au point de leur rendre l'existence odieuse : seraient-ils retenus sous ce joug de fer par un maître impitoyable ? Mais où sont ses forces ? Des hommes conduits à la guerre par des chefs ignorans , hébétés , flétris la plupart par les liens de la captivité ; des hommes qui ne connaissent ni discipline , ni tactique , ni bonnes armes ; des hommes également privés de réflexion et de prévoyance , aussi orgueilleux que stupides , disposés à l'insolence et à l'abjection , unissant tous les excès de la mollesse orientale aux excès de leur

férocité originelle, impatiens et téméraires un jour de fanatisme pour être indolens et faibles le reste d'une campagne, accoutumés à donner la loi à leur général au lieu de la recevoir de lui : de pareils soldats peuvent-ils perpétuer une anarchie extravagante ? Cet appui pouvait être suffisant dans un temps d'illusion. Le masque est tombé.

Quoique la situation des états du grand-seigneur dût lui faire porter un œil attentif sur les démêlés des princes chrétiens, il n'est presque jamais entré pour rien dans le système général de l'Europe. C'est l'effet de l'ignorance du ministère de la Porte, de ses préjugés, de l'immobilité de ses principes, des autres vices qui découlent du despotisme, et qui perpétueront sa mauvaise politique : car le grand épouvantail du tyran, c'est la nouveauté. Il croit que tout est bien ; et en effet rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le despotisme. Le meilleur des princes laisse toujours beaucoup de bien à faire à ses successeurs, un premier despote ne laisse presque jamais de mal à faire à un second. D'ailleurs comment un grand-seigneur abruti dans les voluptés d'un sérail soupçonnerait-il que l'administration de ses états est détestable ? comment n'admirerait-il pas la merveilleuse justesse des ressorts, l'harmonie prodigieuse des principes et des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, sa puissance la plus illimitée, et la servitude la plus profonde de ses sujets ? Le sort de tant de

prédécesseurs ou poignardés ou étranglés n'en instruit aucun.

Jamais les sultans n'ont changé de principes. Le cimenterre est toujours à Constantinople l'interprète de l'alcoran. Si le sérail ne voit pas le grand-seigneur entrer et sortir comme le tyran de Maroc, une tête à la main et dégouttante de sang, une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé, par son maître, égorge aussi son bourreau ; mais, satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sûreté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux que de veiller à la sûreté publique par des lois pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations et les cruautés, on demande la tête du visir, on fait tomber celle du despote, et tout est à sa place. Cette remontrance, qui devrait être le privilège de la nation entière, n'est que celle des janissaires. Les hommes mêmes les plus puissans de l'empire n'ont pas la première idée du droit des nations. Comme en Turquie la sûreté personnelle est le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carrière dans un lit comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris qu'on vient d'étrangler leur

ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'est à ce point d'extravagance que l'homme est amené lorsque la tyrannie est consacrée par des idées religieuses, et il faut que tôt ou tard elle le soit. Quand l'homme cesse de s'honorer de ses chaînes aux yeux de la Divinité, il les regarde avec mépris, et il ne tarde pas à les briser. Si l'apothéose des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie, Tibère n'eût pas été étouffé, les meurtres commis par Néron n'auraient pas été vengés. L'oppression autorisée par le ciel inspire un tel mépris pour la vie, que l'esclave va jusqu'à tirer vanité de sa propre bassesse. Il est fier d'être devenu aux yeux de son maître un être assez important pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme ! Le Romain se tuera dans la crainte de devoir la vie à son égal ; le musulman se glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par son maître. L'imagination qui mesure la distance de la terre au firmament ne mesure pas celle-ci. Mais ce qui achève de la confondre, c'est que l'assassinat d'un despote aussi profondément révééré, loin d'exciter l'horreur, ne fait pas la moindre sensation. Celui qui lui aurait, il n'y a qu'un moment, présenté sa tête avec joie, regarde froidement la sienne abattue par le cimetière. Il semble vous dire par son indifférence : Que m'importe que ce tyran soit mort ou vivant ? l'honneur d'être étranglé ne saurait me manquer sous son successeur.

De toutes les contrées de l'Europe, nulle ne fut connue aussi tard que la Russie. Les Esclavons, Scythes d'origine, se répandirent, dit-on, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, dans cette vaste région, et s'y mêlèrent avec les anciens habitans. Quoique cette tradition paraisse assez bien fondée, il est certain que les annales du pays ne remontent pas au-delà de l'an 862. A cette époque se formèrent quelques principautés. Leur nombre se multiplia prodigieusement avec le temps, parce que les districts qui jusqu'alors n'avaient pas eu de souverains s'en donnèrent, et que la succession de ces petits despotes se partageait également entre leurs frères ou leurs descendans. Les états que des épidémies alors fort communes, des guerres barbares, des mariages ou d'autres causes pouvaient réunir sur une même tête, ne tardaient pas à être de nouveau divisés. Ils étaient quelquefois si morcelés, que leur étendue se bornait au territoire d'un village.

Baltéo-Kan, le second fils de Gengis-Kan, surprit la Russie dans cet état d'anarchie, et la subjuga sans beaucoup d'efforts vers le milieu du treizième siècle, mais sans vouloir prendre la peine de la gouverner. On laissa aux différens chefs la direction de leur domaine. Leurs obligations se réduisaient à payer le tribut plus ou moins onéreux qui leur était imposé, à respecter les caprices de leur maître, à mendier sa protection, à aller subir à sa cour des châtimens rigoureux, ou sol-

liciter à ses pieds leur grâce, lorsqu'ils s'étaient permis de l'offenser ou qu'on leur avait rendu de mauvais offices.

Des hasards heureux ayant fait de plusieurs provinces russes un seul état, et les Tartares s'étant affaiblis par leurs divisions, Ivan III battit, extermina ces féroces conquérans, et brisa des chaînes fortifiées par deux siècles d'esclavage.

Délivré de ses oppresseurs et réuni sous les mêmes lois, l'empire étendit successivement sa domination sur Casan, sur Astracan, sur la Sibérie, sur l'Ukraine, sur les bords de la Baltique, sur le Kamtschatka, sur la Crimée, et tous les jours encore il recule ses frontières sans que les peuplades sédentaires ou errantes qu'on veut asservir opposent la moindre résistance à ses volontés suprêmes.

Au milieu de ces succès, la plupart facilement obtenus sur des nations ou sauvages, ou affaiblies, ou divisées, ou auxquelles l'usage des armes à feu était inconnu, la Russie restait dans la barbarie. *Alexis commença enfin à lever un coin du voile qui tenait ses sujets dans les ténèbres; mais il était réservé à Pierre 1<sup>er</sup>, son fils, de le lever entièrement.* On a travaillé depuis sans interruption à élever la nation au niveau des nations qui ont le plus de lumières. Y parviendra-t-on? Qu'il nous soit permis d'en douter.

D'abord le climat de cette région est-il bien favorable à la civilisation et à la population, qui tantôt en est la cause, et tantôt l'effet? La rigueur du

froid n'y exige-t-elle pas la conservation des grandes forêts, et par conséquent de grands espaces déserts? Une longueur excessive des hivers suspendant les travaux sept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce temps d'engourdissement, ne se livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'usage immodéré des liqueurs fortes? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat? Est-il possible que des peuples barbares se civilisent sans avoir de mœurs?

L'immense étendue de l'empire, qui embrasse tous les climats depuis le plus froid jusqu'au plus chaud, n'oppose-t-elle pas un puissant obstacle au législateur? Un même code pourrait-il convenir à tant de régions diverses, et la nécessité de plusieurs codes n'est-elle pas la même chose que l'impossibilité d'un seul? Conçoit-on le moyen d'assujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-sept à dix-huit langues différentes, et qui gardent de temps immémorial des coutumes et des superstitions auxquelles ils sont plus attachés qu'à leur vie même?

L'autorité s'affaiblissant à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, se fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres? Si l'on me répond que la chose est possible par l'action des agens du gouvernement, je répliquerai par le mot d'un de ces préposés indiscrets, qui révéla ce qui se passait au fond de l'âme

de tous les autres : *Dieu est bien haut, l'empereur est bien loin, et je suis le mattre ici.*

L'empire se trouvant partagé en deux classes d'hommes, celle des maîtres et celle des esclaves, comment rapprocher des intérêts si opposés? Jamais les tyrans ne consentiront librement à l'extinction de la servitude, et, pour les amener à cet ordre de choses, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais, cet obstacle surmonté, comment élever de l'abrutissement de l'esclavage au sentiment et à la dignité de la liberté des peuples qui y sont tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces quand on brise leurs fers? Ces difficultés donneront sans doute l'idée de créer un tiers-état; mais par quels moyens? Ces moyens fussent-ils trouvés, combien il faudrait de siècles pour en obtenir un effet sensible!

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourrait accélérer peut-être par des colons appelés des contrées libres de l'Europe, il faudrait une sûreté entière pour les personnes et les propriétés. Or, se trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux sont occupés par les seuls seigneurs, où ces espèces de magistrats se favorisent tous réciproquement, où il n'y a contre eux et contre leurs créatures aucune poursuite dont l'indigène et l'étranger puissent se promettre la réparation des torts qu'on leur a faits, où la vénalité dispose des jugemens dans toutes sortes de contestations? Nous demanderons s'il peut y avoir de civilisation sans

justice, et comment on établira la justice dans un pareil empire.

Les villes y sont éparses sur un terrain immense. Il n'y a point de chemin, et ceux qu'on y pourrait construire seraient bientôt dégradés par le climat. Aussi la désolation est-elle universelle lorsqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre, et partout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples sont barbares, et vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choses, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément étendue, ne serait-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, et d'être partagée en plusieurs petites souverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes se répandrait dans les autres? S'il est très-difficile de bien gouverner un grand empire civilisé, ne l'est-il pas davantage de civiliser un grand empire barbare?

La tolérance, il est vrai, subsiste à Pétersbourg, et y subsiste presque sans limites. Le judaïsme en est seul exclu. On a jugé ses sectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce pour livrer à leurs pièges un peuple qui n'était pas assez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale serait un grand acheminement à la civilisation, si dans le reste de l'empire les peuples ne croupissaient pas dans les plus grossières su-

perstitutions ; si ces superstitions n'étaient pas fomentées par un clergé nombreux plongé dans la crapule et dans l'ignorance sans en être moins respecté. Comment civilise-t-on un état sans l'intervention des prêtres, qui sont nécessairement nuisibles, s'ils ne sont utiles ?

La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Russes ont d'eux-mêmes, est un nouvel obstacle à la réformation. Ils se regardent de bonne foi comme le peuple le plus sensé de la terre, et sont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont visité le reste de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, et ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits. Aussi un observateur étranger qui avait parcouru la plus grande partie de l'empire disait-il que *le Russe était pourri avant d'avoir été mûr.*

Dans cet empire l'autorité est toujours chancelante. Le sceptre y semble à l'encan. De tout temps les révolutions y furent comme journalières. Quelques centaines de gardes, mis en action par un petit nombre d'intrigans, disposent à leur gré du trône. En une nuit, et plus vite encore, on présente un nouveau maître aux peuples, qui le reçoivent aveuglément sans jamais examiner ses titres. S'il règne avec moins de sûreté que le plus méprisable des sultans, d'un autre côté son despotisme est plus absolu, parce que la religion n'y

met point de frein ainsi qu'elle le fait à Constantinople.

On pourrait s'étendre davantage sur les difficultés que la nature et les habitudes opposent opiniâtrément à la civilisation de la Russie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il est impossible d'en douter, Catherine a très-bien senti que la liberté était l'unique source du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité despotique ? En lisant avec attention ses instructions aux députés de l'empire chargés en apparence de la confection des lois, y reconnaît-on quelque chose de plus que le désir de changer les dénominations, d'être appelée monarque au lieu d'autocratrice, d'appeler ses peuples sujets au lieu d'esclaves ? Les Russes, tout aveugles qu'ils sont, prendront-ils long-temps le nom pour la chose ? et leur caractère sera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'était proposé de leur donner ?

Un souverain, quel que soit son génie, fait seul rarement des changemens de quelque importance, et plus rarement encore leur donne-t-il de la stabilité. Il lui faut des secours, et la Russie n'en offre que pour les combats. Le soldat y est dur, sobre, infatigable. L'esclavage qui lui a inspiré le mépris de la vie s'est réuni à la superstition qui lui a inspiré le mépris de la mort. Il est persuadé que, quelques forfaits qu'il ait commis, son âme d'un champ de bataille s'élèvera au ciel. Mais les